

en ligne en ligne

# BIFAO 30 (1931), p. 593-618

## Raymond Weill

La racine . . . , (i) «être» génératrice de formes verbales et de noms de personnes.

#### Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

#### Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

## **Dernières publications**

9782724710922 Athribis X Sandra Lippert 9782724710939 Bagawat Gérard Roquet, Victor Ghica 9782724710960 Le décret de Saïs Anne-Sophie von Bomhard 9782724710915 Tebtynis VII Nikos Litinas 9782724711257 Médecine et environnement dans l'Alexandrie Jean-Charles Ducène médiévale 9782724711295 Guide de l'Égypte prédynastique Béatrix Midant-Reynes, Yann Tristant 9782724711363 Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE) 9782724710885 Musiciens, fêtes et piété populaire Christophe Vendries

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

# LA RACINE , i «ÊTRE» GÉNÉRATRICE DE FORMES VERBALES ET DE NOMS DE PERSONNES

PAR

M. RAYMOND WEILL.

Ĭ

Le problème de cette lecture se complique et s'élargit lorsqu'on entrevoit, dans un certain nombre de cas des formes suffixiales qu'on vient de dire, que le pronom explicitement écrit y figure, non en qualité de suffixe, mais parce qu'il est incorporé dans le vocable du verbe, s'agissant non point d'une incorporation apparente, résultant d'une habitude graphique abusive, et telle qu'il conviendrait de lire, dans les cas en question, au lieu de iw-f etc., iw tout court, mais bien d'une incorporation réelle, linguistique, la formation suffixiale entière se trouvant entrée dans le sens du verbe simple. Cela s'observe le plus nettement sur \(\bigvere\), dont l'étrange écriture avec le syllabique de iwf « viande », accuse dès l'abord que le -f final est senti comme faisant corps

Schackenburg, Aeg. Studien, I (1893), p. 1, 55; Wörterbuch, loc. cit. (1925).

(3) Erman,  $Gr.^4$  (1928), \$ 338 a.

75

<sup>(1)</sup> Wörterbuch, I, p. 42.
(2) Maspero dans Rec. de travaux, XII (1892),
p. 153, n. 2, sur et Et ; SchackBulletin, t. XXX.

avec le verbe dans un vocable unique. Toutefois, lecture et sens i(w)-f, à la manière habituelle, ne font aucune difficulté dans plusieurs exemples :

Mais voici le même «il est» écrit autrement :

La mise en évidence et en dehors du pronom répété, dans la première version, semble bien manifester que le premier — fait partie du verbe et que ce verbe doit être compris comme s'il y avait iw simple. Voici un autre exemple qui paraît imposer cette interprétation, aux Pyr., où trois exemplaires en concordance portent (Pyr. 959):

Comme il ne semble pas possible d'admettre une construction en iw-f sdmn-f dans laquelle wnn-t serait intercalé, on ne voit pas de moyen d'éviter de comprendre, ici, comme s'il y avait iw wnn-t, forme participiale (1) de l'habituel

la phrase en iw wn est directe ou circonstancielle, ou bien relative, avec la même facilité. Cf. les exemples de GARDINER, Grammar, \$\$ 107, 467, 468.

<sup>(1)</sup> **5.** -, part. parfait fém. de **5.** (*Gr*. 4, \$ 389).

<sup>(2)</sup> Ce iw wn est suivi du sujet, ou bien introduit une phrase de construction autonome;

ou en relative : « Set, comme il m'a approché » ou bien « Set, qui m'a approché ».

Cette interprétation de \ = «être» une fois tirée en lumière, dans ces phrases de 959 et 1179, il reste la question de la lecture. On ne peut supposer que le = figure à cette place par abus graphique; le syllabique qui ferme le mot, de valeur if ou inf, implique la présence réelle de f dans le vocable. La seule incertitude qui subsiste porte sur la présence ou le manque du w du radical primordial. Autant qu'on a le droit de raisonner par analogie, nous trouverons que ce w est absent, car il fait défaut dans l'autre vocable \ qui résulte, selon toute apparence, de la cristallisation tout à fait parallèle du suffixial in-s en un mot «être».

La forme  $\[ \] \]$  existe-t-elle bien, tout d'abord, dans le rôle originel de suffixial, exactement équivalent à *iw-s* « elle est »? Aux *Pyr.*, il la faut chercher en la distinguant de la particule enclitique bien connue qui est très fréquemment employée dans ces anciens textes; la distinction est facile par ce seul caractère que le vocable poursuivi sera placé en tête de la phrase à laquelle il appartient. En situation pareille, on rencontre  $\[ \] \]$  dans des conditions telles que la composition suffixiale, avec -s du féminin, est tout au moins possible :

Pyr. 282: « ♠ → [ ] Elle vient à ta rencontre, avec ses belles boucles, | [ ] ← [] en disant...»

Dans ce mode d'interprétation, on voit le pronom s'apposer en suffixe à deux auxiliaires l'un après l'autre, mk-s en tête de la phrase principale, i(w)-s pour introduire la circonstancielle subséquente, « et elle dit. . . » ou « comme elle dit. . . ». Mais il se pourrait qu'on dût comprendre autrement, car le même introductif  $\| \|$  est rencontré en situation identique, ouvrant des phrases de nuance circonstancielle, mais dont le sujet est masculin :

Pyr. 1948: "Tu voles au ciel, A final fina

**75.** 

On n'échappe pas à la nécessité de reconnaître en ces exemples, dans | | | | |, une conjonction initiale, celle qui serait formulée | | | | | dans la langue ordinaire. Il en résulte immédiatement que sa lecture est certaine aussi, is simplement et non pas iws, cette particule, d'ailleurs connue et conservée à toute époque dans d'autres emplois syntactiques, se retrouvant dans sa vieille fonction d'introducteur de phrase à partir de la XVIIIe dynastie, ouvrant des phrases qui le plus souvent sont interrogatives ou de nuance interrogative, mais parmi lesquelles on rencontre aussi des phrases directes (1):

Cette phrase se présente comme une sorte de variante de celle, beaucoup plus fréquente, qu'introduit au N. E. la particule normale n avec n est certainement le prototype de l'autre n. La fonction syntactique de la particule est exactement, comme on voit, celle de n introductif de phrase, et cette complète similitude de sens des deux vocables est accusée vivement, dans les phrases interrogatives du N. E., par l'équivalence des locutions n cet n en tête de ces phrases n. On croit reconnaître, d'après cela, que cet is introductif, qui vaut n être n, est né du primitif suffixial n est le même phénomène qui a donné naissance à n everbe même. Et comme c'est le même phénomène qui a donné naissance à n everbe nous conduira à admettre que ce n encore suffixial ou cristallisé en verbe, est à lire n sans le n0, puisque dans n1 n2 c'est is seulement qui subsiste.

Venons maintenant à la forme suffixiale avec -, dont on ne saurait affir-

<sup>(1)</sup> Wörterbuch, I, p. 130; GARDINER, Grammar, \$\$ 247 Obs., 491, 2.

<sup>(2)</sup> Rec. de travaux, XXII, p. 20.

<sup>(3)</sup> Erman-Grapow indiquent que is au commencement de la phrase est sans doute en provenance de ist (Wörterbuch, 1, p. 130); Gardiner, au contraire (Grammar, § 247), que ist et toutes autres particules non-enclitiques de fonction analogue sont visiblement dérivées de is. Nous considérerons d'ensemble, un peu plus

loin, toute la famille de ces particules et leur histoire probable.

<sup>(4)</sup> Exemples de phrases interrogatives avec les introductions des deux types, chez Erman, Neuäg. Gramm., SS 344, 357; y voir aussi les phrases introduites par une locution de troisième type \( \begin{align\*} \begin{align\*} \epsilon & \left \end{align\*} \end{align\*} \end{align\*} \end{align\*}. La forme \( \begin{align\*} \begin{align\*} \begin{align\*} \left \end{align\*} \tak{align\*} \end{align\*} \end{align\*} \end{align\*} \end{align\*} \tak{align\*} \end{align\*} \end{align\*} \end{align\*} \end{align\*}

mer qu'elle ne donne point lieu à remarques du même ordre. Normalement, toutefois, le sens et la lecture en -k pronom sont clairs, dans:

Pyr. 1874: 
$$Arr \sim [N] \ 
Arr [N] 
Arr \ 
Arr Tu es pour N, et N est pour toir.$$

On résoudrait à peu près la difficulté en traduisant, dans la dernière version, par la particule d'interpellation qu'on vient d'apercevoir : « Ô N! où

<sup>(1)</sup> Maspero dans Rec. de travaux, V (1884), des Pyramides, I, p. 65, et II (Vocabulaire), p. 186, 187. n° 259, 260.

<sup>(2)</sup> Cf. la traduction de Spelers, Les textes

vas-tu?, mais il n'en resterait pas moins qu'en cet exemple, we est en parallèle avec le n'en cette, ordinaire, ce qui rouvre le problème de cette forme énigmatique en correspondance avec de dans 914-915 et dans 911; et l'on ne voit guère moyen de l'éclairer.

Certains des résultats qu'on vient d'obtenir semblent pouvoir éclairer l'élaboration des particules, introductives de phrases, construites avec les suffixes  $\mathfrak{s}$ , k et t.

Assez naturellement, toutes les fois que la question de cette analyse s'est présentée, on a pris sous les yeux, d'abord et d'ensemble, les formes d'une sorte de famille particulièrement nombreuse, celles dont l'organisation en -śk ou en -śt, -śt, paraît armée sur l'axe radical d'une articulation ou d'un vocable s; réservant pour des vues de conséquence le petit groupe des formes en t ou t simple, considérées comme dérivées ou dégénérées, et avec une tendance à laisser de côté aussi is, trop longtemps considérée comme seulement enclitique et fonctionnellement étrangère aux formes introductives. Il restait alors, dans la famille principale supposée et plus ou moins explicitement énoncée (1):

```
ρω ου Νρω, formes anciennes;
ρω ου Νρω, formes anciennes, quelquefois Νρη ου ρη au M. E., Νρω,
rarement ρω, au N. E.;
```

avec, en marge,  $\uparrow$  ou  $\Longrightarrow$ , considéré comme abréviation des précédentes formes en  $\mathfrak{s}t$ , etc.

```
(1) En dernier lieu Gardiner, Grammar, $\$
(2) Gardiner, loc. cit., $\$ 230; Erman, loc. cit., $\$ 119, 230, 231, 243; Erman, Gr. 4, $\$ 464 b.
(3) Erman, loc. cit., $\$ 464 a.
```

quence égale à celle de (confiné, toutefois, dans la fonction de l'enclitique); de sorte que les deux formes, toutes deux très anciennes, se présentent tout à fait comme contemporaines.

Dans l'ordre de l'étymologie, Gardiner est revenu (1), d'intéressante manière, à cette vue ancienne que isk et ist sont des dérivés de is, qu'il n'envisage d'ailleurs, pour lui reconnaître cette qualité de souche radicale, que dans sa fonction enclitique; la dérivation considérée, que Gardiner, non sans raison, trouve «évidente», est beaucoup plus certaine encore lorsqu'on n'oublie pas is introducteur de phrase que l'époque tardive, à coup sûr, a remis en usage, mais dont on constate l'emploi, nous l'avons vu, dans la plus ancienne langue. Quelque peu auparavant Erman-Grapow, tout contrairement, mettaient à part, du is enclitique, le is du début de phrase du N. E., «sans doute en provenance de ist » (2); d'après ce qui précède, on croit pouvoir dire que l'indication n'est pas exacte.

Toutes ces explications, notamment celles de Brugsch, Spiegelberg, Gardiner, ont ce défaut commun qu'elles s'arrêtent à mi-route, nous voulons dire qu'ayant isolé ↓ ↑, sous son vêtement de suffixes incorporés, elles ne s'avisent

<sup>(1)</sup> GARDINER, loc. cit., \$\$ 119, 231, 247.

<sup>(2)</sup> Wörterbuch, I, p. 130.

<sup>(3)</sup> LORET, Manuel, p. 66.

<sup>(4)</sup> Brugsch, Dictionn., V, p. 140.

 $<sup>^{(5)}</sup>$  Bissing dans Rec. de travaux , XIX (1897), p. 192-193.

<sup>(6)</sup> Spiegelberg dans Rec. de travaux, XXVIII (1906), p. 185-187.

point que ce noyau lui-même est analysable, et que  $\beta$  est un premier suffixe annexé par le vocable primordial, avant la soudure du  $\longrightarrow$  ou du  $\Longrightarrow$  de la surface au dernier stade. Cette lacune, on le distingue clairement, vient de ce que la forme  $\beta$ , très fréquemment rencontrée dans la fonction de l'enclitique et trop exclusivement enregistrée à cette place, restait méconnue dans ses fonctions d'introductive et dans ses relations d'analogie, sinon de parenté étymologique, avec les autres introductives qui s'étaient construites sur elle. Mais une fois mis en lumière is particule initiale, équivalente à iw, dans la plus ancienne langue, et l'origine de cet is, un i(w)-s suffixial solidifié, la chute du w médial aidant, en un vocable unique «être», — exactement comme iw-f, dans le même temps, arrivait à se réduire et se souder en if pour signifier «être» — une fois noté tout cela, l'élaboration des formes développées sur is apparaît dans le jour nouveau d'un mécanisme qui poursuit ses effets, assez simplement, le long d'une ligne d'orientation déjà fixée.

On voit d'abord que lorsque ce premier composé is «être» fut constitué et arrêté, à un stade linguistique très ancien, les besoins du langage adaptèrent le mot à deux fonctions phraséologiques dissemblables, celle de l'enclitique bien connu et celle de la particule introductive. Aux Pyr., la rencontre de l'enclitique est de beaucoup la plus fréquente. La particule d'introduction, moins familière, paraît avoir tendu à s'éteindre; peut-être fut-elle concurrencée, en quelque sorte résorbée, par la forme suffixiale mère i(w)-s qui continuait à vivre, s'écrivait | | | | et se prononçait is sans nul doute : de même un seul combiné 1, toujours écrit ainsi et toujours prononcé if, signifiait à la fois i-f «il est» et if «être». Or, ce dernier mot s'est évanoui de très bonne heure; est-ce sous des influences concomitantes que is «être», introductif, vint à être senti comme insuffisant dans sa forme? Il se produisit alors que cet ancien suffixial cristallisé en verbe, pour retrouver de la force, s'annexa un suffixe supplémentaire, celui de la 2e personne masc. ou fém. Ainsi prirent naissance is-t et is-k, formes suffixiales "tu es" en grammaire stricte; mais il est visible que la personne suffixiale et le sens suffixial proprement dit, en cette formation, ne furent jamais sentis dans la langue; cet «être-tu», «ton être», signifie seulement «ce qui est te concernant», c'est-à-dire «ce qui est devant toin, simplement «ce qu'il y an, «étant quen; exactement comme, en français, «vous voyez» ou «vous voyez que» en conjonction introductive, dans un exposé qui ne s'adresse nommément à personne. On se rend compte ainsi que dès le premier moment, le nouveau composé de désinence masc. ou fém. se trouva introduit dans la signification de verbe ou conjonction qui était celle du noyau antérieur.

Acquisition précieuse, quant aux explications qui nous occupent, que d'avoir éclairci le mécanisme sémantique de cette adaptation d'une expression « tu es » au sens « être »; car le phénomène fut exactement le même, au stade des formations antérieures qui produisirent is « être » et if « être », en transposition du sens des suffixiaux i-s, i-f, « elle est », « il est ». Ces dernières expressions, comme on vient de le voir pour les complexes du degré supérieur, peuvent signifier « son être », c'est-à-dire « ce qui est quant à lui (ou elle) », la personne dont on semble parler restant foncièrement indéterminée et « ce qui est pour lui », dès lors, voulant simplement dire « ce qu'il y a », « il y a que ». Ainsi nous aboutissons à l'explication complète de cette dualité de signification, singulière au prime abord, dont le fait s'était imposé à nous lors de l'examen de l'exa

Revenant à ist et isk des formations du dernier stade, nous avons à noter encore que sitôt constitués, ces nouveaux termes se trouvèrent aptes à laisser tomber le i initial, produisant à côté d'eux les simplifiés st et sk. Toute cette élaboration est extrêmement ancienne, car elle se montre parachevée au temps des Pyr. (sk fréquent, st plus rare; ist fréquent, mais seulement comme enclitique, dans la fonction même de is enclitique).

(1) GARDINER, Grammar, \$\$ 119, 243; Erman, Gr.4, \$ 464 b. Bulletin, t. XXX.

76

réduites  $\underline{st}$  et  $\underline{sk}$ . Peut-être convient-il d'admettre, en outre, que  $\underline{\ }$  du N. E., pour ce vocable, est l'écriture de stade ultérieur d'un  $\Longrightarrow$  ancien, dans la même relation avec cette écriture ancienne que  $\underline{\ }$   $\underline{\ }$   $\underline{\ }$   $\underline{\ }$  du N. E. avec la forme de l'A. E.  $\underline{\ }$   $\underline{\ }$ 

 $\Pi$ 

Nous avons, au début de la précédente analyse, cité la phrase de Pyr. 1179 dont les variantes mettent en équivalence  $i \in \mathcal{N}$  [N]. Ces deux dernières formes équivalent à iw N, plus clairement encore, dans l'autre phrase :

$$Pyr. \ \ _{1\ 254}: \left\langle \begin{array}{c} \left[ \ N \ \right] \\ \left[ \ N \ \right] \\$$

Les formes suffixiales au w perdu, dans la langue des Pyr., i-f, i-s, i-k, que nous avons examinées au précédent paragraphe, font ressortir que l'élément radical de iw «être» est le i, et cela rend extrêmement acceptable pour nous que ces autres écritures du verbe «être» qui sont sous nos yeux, en l triple avec ou sans le , couvrent un vocable, peut-être deux vocables, en relation de parenté étroite et simple avec même. Il n'y a point apparence, toutefois, que cet état de parenté puisse être celui de l'identité morphologique essentielle. La multiplicité des articulations écrites, en ces formes l et l l , indique que sans doute elles représentent une expression plus complexe que le mot de simple, et que s'il se trouve que ce iw tient une place dans la composition, ce ne saurait être la place entière.

Il paraît possible d'analyser ces formes singulières et de préciser les valeurs linguistiques de leurs éléments composants. On admettra d'abord, comme à peu près évident, que 111 et 111 > sont deux écritures d'un seul et même terme. On se trouvera alors devant une manifestation de variante purement graphique, consistant en ce que le 1 final de la deuxième forme est substitué, dans la première, soit par l simple, soit par un groupe l dont l'unité initiale se sera graphiquement fondue, par superposition, dans le corps des 🚺 qui précèdent; cette conversion graphique de 🕽 🕻 en 🕽 ou 🚺 correspond bien à ce qu'on sait, par ailleurs, de la valeur de 🚺 et du son particulier qu'à l'origine on l'employait à rendre, son «qui résultait, notamment, de la rencontre d'un lavec un autre la avec un la ou avec un la (1) n. On voit, dès lors, que des deux formes, c'est | | | \ qu'il faudra considérer comme la primitive et l'originale, \ \ \ \ \ étant une sorte de contracté graphique résultant de la transcription conventionnelle du groupe terminal de l'autre forme. Et ce primitif \ \ \ \ \ \ \ \ nous apparaîtra comme l'expression intacte, non encore déguisée graphiquement et relativement fidèle à sa constitution structurale, dont il faut essayer de découvrir l'assemblage.

Ces introductifs en «être» redoublé, qui ne semblent pas comporter de nuance intensive, ne sont pas non plus de simples superpositions pléonastiques; ils constituent une forme spéciale d'affirmation que l'on expliquera en traduisant : «il y a qu'il est . . . ». Cette interprétation s'éclaire plus vivement et se

des phrases directes d'autres formes, ou encore des circonstancielles; voir Gardiner, Grammar, \$\\$ 107, 467, 468.

<sup>(1)</sup> Erman, Gr.4, \$ 97.

<sup>(2)</sup> Cet introductif iw wn est suivi du sujet N, comme ij iw (=iw iw) même, ou bien ouvre

Pyr. 890: --- \[ N \] \[ N \]

car s'il est vrai, comme nous l'expliquons, que cette écriture en i multiple soit pour  $\left\{ \right\} - \left\{ \right\}$  étymologique, on voit se balancer exactement, comme font ailleurs n wn et iw wn, ici de même n iw et iw iw, «il n'y a pas être» et «il y a être».

Observons, à la rencontre, que le n iw-f qui apparaît ainsi aux Pyr. est celui même que l'on connaît bien au M. E., écrit en  $\sim$   $\downarrow$   $\searrow$  et plus souvent en  $\sim$   $\searrow$  dont Gunn penche à croire que n négatif et iw verbe y sont entrés en soudure, à une date ancienne, donnant un mot unique njw qui a le sens du négatif simple et se substitue librement à ce n simple dans le plus grand nombre des fonctions syntactiques (3). On arrive à concevoir, par analogie,

Il semble y avoir méprise en ce dernier point, d'après n iw-f bien connu.

II. Si le complexe verbal njw «ne pas être», a bien l'aptitude qu'on peut attendre à former l'adjectif en -j masc., en -t fém., cet adjectif «qui n'est pas» sera, au fém.. — : forme qui est effectivement celle sous laquelle l'adjectif négatif est le plus fréquemment rencontre à l'A. E., et par quoi l'ancienne lecture njwt, njwtj, récemment restaurée en opposition avec la lecture iwtj généralement acceptée aujourd'hui (voir M. Hamza, La lecture de l'adjectif relatif négatif etc., 1929, passim), reçoit une confirmation remarquable. Quant à l'adjectif masc. en -j formé sur — . , il donnera

<sup>(1)</sup> Le négatif n wn porte le sujet N comme iw wn; l'une et l'autre forme introduisent les mêmes phrases directes ou circonstancielles. Voir pour tout cela Gunn, Studies, p. 122-124; on y trouvera également noté (p. 123) l'emploi de iw n wn «étant qu'il n'est pas que soit...», pour introduire une circonstancielle.

I. A propos de iw wn et de ses emplois, Gardiner a noté (Grammar, § 107, 2) que iw n'avait point place après certains mots comme les conjonctions  $\prod$  = et  $\prod$ , et le négatif  $\prod$ 

qu'en même temps que n iw son correspondant affirmatif iw iw a pu s'agréger en un vocable unique, celui qu'on trouve écrit  $\{\{\}\}$  ou  $\{\{\}\}\}$  dans nos textes.

Ш

Ces combinaisons forment des noms à l'état libre ou à l'état d'apposition terminale. Pour aller du connu à l'inconnu, nous les prendrons d'abord à l'état libre, et pour commencer, chez le célèbre personnage qui fut le père de la reine d'Amenhotep III, et dont le nom (1) est parfois écrit (1) même; à côté de quoi l'on inscrit immédiatement le nom m. très analogue (1) de la stèle V. 1 de Leyde (2). Mais le beau-père d'Amenhotep III écrit principalement son nom (1), dont on rapproche (1), (L. 962, m.) et (1), (L. 933, f.); il écrit aussi (1), trait d'union avec la forme assez fréquente (1), le plus souvent f. au N. E., déjà connue au M. E. où elle est le plus souvent

pensé reconnaître, jusqu'à ce jour, de leur histoire étymologique (voir par exemple Erman,  $Gr.^4$ , §\$ 525 et suiv.).

<sup>(1)</sup> Legrain, Rép. onomastique, n° 16, 17, 18, 19, 193, 194.

<sup>(2)</sup> Lieblein, Dictionn., 939. Le plus grand nombre des noms de personnes qu'on va citer sont pris dans le recueil de Lieblein, et seront référés simplement à Lieblein même.

Ces multiples combinaisons formées avec 1, 1 et 1 en tous groupements sont le plus souvent à quatre signes; et bien que la combinaison à cinq signes ou à trois signes ne soit pas rare, le caractère en quelque sorte normal du groupement de quatre ressort de la fréquence de quelques formes particulières telles que \ \ \ \ \ et \ \ \ \ \ précitées. Cette structure quadrilitère, au moins par l'extérieure apparence, est donc celle qu'il faut considérer de préférence pour déterminer la lecture de ce que le groupe représente. Comme il nous est apparu dans l'analyse du groupe semblable de l'époque ancienne, on penche immédiatement à scinder ce quadrilitère en deux syllabes, biconsonantiques chacune, et favorisés, ici, par une abondance documentaire qui nous a fait défaut pour le temps de l'A. E., nous rencontrons immédiatement la confirmation de cette décomposition en deux syllabes dans quelques cas des mêmes noms du N. E., écrits (L. 637, 667, 939, m. et f.), soit pour (1-11, la précieuse variante (L. 625, f.), qui écrit et sépare ostensiblement les deux syllabes, et nous sert d'intermédiaire pour accéder au groupe des

p. 30), cf. Sethe dans Ä. Z., 44 (1907), p. 90-91.

<sup>(2)</sup> Legrain, Rép. onom., n° 202.

<sup>(3)</sup> Rec. de travaux, XL, p. 198.

= 0 | Let = 0 | Let | fréquents, = 0 | plus rare (Levy, p. 10); aussi = 0 | Levy, p. 10); aussi = 0 | Levy, p. 10);

et surtout [1] I fréquents; aussi [1] (L. 846, 985);

111, 1 11, f. très fréquent; à côté de lui 1 1 11, assez connu (L. 208, 888) et parfois 1 11 (L. 644)(2);

MANN, Theophoren Personennamen, p. 43), comme R, Hw et Mwt dans les composés qui précèdent.

<sup>(1)</sup> Tableau d'ensemble chez Levy, loc. cit., p. 10-11.

<sup>(2)</sup> Le radical de base , nom de personne, est aussi nom de divinité (reconnu par Hoff-

The très fréquent, " | et " | fréquents; en outre " | | | (Levy, p. 11), (L. 763),  $(L. 499)^{(1)}$ ;

192, f.);

Construits sur  $\Longrightarrow$  :  $\Longrightarrow$  11 du M. E. (m. et f.),  $\Longrightarrow$  1;  $\Longrightarrow$  1 (la mère de la reine d'Amenhotep III); = \ (m. et f.; un prince connu de la (L. 678, m.);

(surtout m.) et [ ] (surtout f.) très fréquents; à côté d'eux assez connu (L. 553, 634, 635, f.), aussi (Levy, p. 11, m.), = 1  $\times$  (L. 724, 745, 798, m. et f.), = 1  $\times$  (L. 740, 962, f.) (2).

Noter, encore, pour la date, \_\_\_\_ | de la XIIe dynastie (L. 147, m.).

Quelle est la fonction du groupe à deux, trois ou quatre lettres ainsi apposé à un nom propre, nom divin dans le plus grand nombre des cas tout au moins? Levy penche à croire (3) que - 1 , - 1 , 1, etc., sont des écritures « syllabiques » de la nisbe 11 qui affecte le nom de base dans la forme terminée par ce groupe, forme en - | | qu'il faudrait donc considérer comme la fondamentale. Mais le 🚺, à cette place, est-il bien la nisbe adjective? Sethe le conteste (4), le composé grammatical qui en résulte étant impossible, morphologiquement, avec les noms terminés par une radicale forte, et d'ailleurs ce Inal paraissant bien, en général, être la notation conventionnelle d'une abréviation dont le sens, dans chaque cas, est entendu par tout le monde, une sorte de chiffrage signalant l'abréviation dans un certain nombre de cas particuliers; c'est ainsi que d'après quelques identités explicitement affirmées comme celle de 🌦 🎢 🏿 avec 🎢 🗓 , ou celle de 🖫 🚐 avec 🎏 🗐 , on

<sup>(1)</sup> Ce R- ou Rj, en composition avec le Hwconnu, donne un nom propre (L. 861) qu'on trouve à la base de (L. 675) et de Nous verrons plus loin que ces noms en

M- sont explicables autrement que par un

<sup>&</sup>quot;noyau" radical de cette forme, et tout au contraire, par une construction phraséologique sur le nom , etc., en forme libre.

<sup>(3)</sup> LEVY, loc. cit., p. 10-11.

<sup>(4)</sup> Sethe, Über einige Kurznamen des neuen Reichs, dans A. Z., 44 (1907), p. 87-92.

Il n'en demeure pas moins que d'après ces équivalences mêmes, les abrégés en - 11 expriment une situation d'appartenance ou de dépendance logique, soit qu'ils fussent construits sur le terme attributif du théophore, Mé-jj « Celui de la génération », 'Int-jj « Celle de la vallée », Wj3-jj « Celle de la barque », H3t-jj « Celui de la marche en tête », soit construits sur le nom divin initial, *'Imn-jj* «Celui d'Amon», *Mwt-jj*, *R'-jj*, etc.; d'où il appert, remarquons-le en passant, que Hw-jj «Celui de Hw» et \_\_ «Voici Hw» représentant Amenhotep et Amenemheb, cela implique que Hw, dans le cas de ces noms tout au moins, est une figure d'Amon lui-même (3). Mais quel composé linguistique au juste est exprimé par ces juxtapositions Mś-jj ou Mwt-jj, nous ne le savons pas; on croit même apercevoir, dans \_\_\_\_\_\_ etc., dans \_\_\_\_\_\_, dans \_\_\_\_\_\_, où jj suit le déterminatif, que cet apposé est sans soudure grammaticale réelle avec le nom de base, et cela ressort encore, avec le groupe d'apposition à quatre lettres, de \_\_\_\_\_ cité ci-dessus, équivalent à \_\_\_\_\_ d'une autre écriture et dans quoi, par conséquent, ocumende la finale | et non pas le nom tout entier; cela ressort aussi du très singulier = \ (1) \ (1) \ également cité, dont l'écriture ne peut guère s'expliquer qu'en séparant complètement, d'un noyau nominal = 1, un apposé quadrilitère - 111 intact, indemne de toute altération par combinaison ou simple superposition d'éléments arti-

Bulletin, t. XXX.

exemple: «O ce § e qui s'est créé luimême, qui a fait cette substance, § e qui est en lui, qui a créé son père et fécondé sa mère» (magique Harris, III, 4-5). Il est concevable que Ḥw ait pu passer à Amon lors de la fusion divine d'Amon-Re-Ḥor-ṣḥtj, dans l'annexion générale que fit Amon de la vieille théologie solaire.

77

<sup>(1)</sup> L'extrême fantaisie des procédés suivis dans l'abréviation des théophores, ressort assez bien du tableau de Levy, loc. cit., p. 13-14.

<sup>(2)</sup> Hoffmann, Theophoren Personennamen (1915), p. 65-66.

<sup>(3)</sup> Hw, «commandement» etc., ou bien «aliment, substance», est quelquefois indiqué comme une propriété du Soleil originel; par

Les groupements de ce type quadrilitère forment, nous l'avons vu, la grande majorité des noms de la famille; les trilitères plus rares, dont nous considérer, comme nous avons fait précédemment pour \ \ \ \ des Pyr., comme des réductions, graphiques ou proprement linguistiques, de quadrilitères préalables, car sur ce type quadrilitère en général, nous avons déjà observé la loi de sa résolution en deux syllabes de deux articulations chacune. Raisonnant et observant, de même, sur 111 h des Pyr., à lire en deux syllabes 11-13, nous avons cru pouvoir restituer, à la source de cette combinaison, une forme ( ) - ( ) constituée par le redoublement du mot «être» et signifiant, approximativement, "il y a qu'il est". Nous proposerons maintenant, considérant les quadrilitères analogues qui écrivent des noms propres au N. E. et que nous voyons déjà scindés en deux éléments, de les expliquer de la même manière, chacune des deux syllabes se référant, étymologiquement, à un mot iw «être», et les deux iw jumelés ayant réagi au contact, graphiquement ou dans leur structure phonétique même, de manière à donner naissance aux combinaisons apparemment innombrables que nous avons passées en revue. Peut-être sont-elles, quant à la réalité phonétique de ce qu'elles représentent, très peu nombreuses, et dans cette vue, l'on se rapprocherait de l'aperception de Levy, pensant que dans les formations théophores avec - 1 \ ou - 1 \ 1 apposés, ces groupes sont des écritures «syllabiques » d'une forme - [] fondamentale; non à coup sûr qu'il y ait lieu, dans la voie où nous sommes, de considérer | \ | | etc. comme des écritures «syllabiques» d'un

dont nous ignorons les réactions intérieures et réelles, mais justement il se peut que les sons ainsi produits aient présenté une particulière difficulté à la traduction graphique (1), et que l'extrême et fantaisiste multiplicité des écritures dérivées qui nous sont apparues, trouve dans cette situation une explication plausible.

Nous admettrons donc que tous les groupements à quatre lettres de la famille de noms qui nous occupe, sont des écritures diverses, et des formes plus ou moins réellement diverses, de la combinaison vocabulaire primordiale iw-iw, à comprendre, quand elle est employée comme nom de personne, «étant qu'il est », ou «celui qui est en existence ». D'après tout ce qui précède, cette interprétation devra être transportée dans les appellations personnelles constituées par un nom préexistant avec le groupe quadrilitère apposé, type [], et naturellement aussi dans ceux de ces derniers noms où le groupe apposé est réduit au bilitère, type [], plus normalement sans doute [], dont l'adjonction terminale se présentera comme exprimant le iw simple, «être ». La signification de pareil nom de personne s'analysera en y reconnaissant une phrase nominale au sujet rejeté et en fonction relative, «Étant Ḥw», c'est-à-dire «Celui qui est Ḥw».

faires; cf. Erman, Gr.4, \$ 97.

(2) Voir Hoffmann, loc. cit., p. 65-66.

<sup>(1)</sup> La grammaire, nous l'avons vu, note ces difficultés et leurs conséquences, en cas simi-

la « nisbe » adjective générale pourrait se référer étymologiquement, lui aussi, à la racine i- « être ». Mais l'histoire de ces élaborations premières n'est point perceptible dans la nuit des origines de la langue.

IV

L'information qui fait l'objet de cette étude serait incomplète si nous omettions de signaler que ce nom examiné par nous, ij et ij-iw, peut-être, sous le vêtement multiforme des écritures, a aussi la qualité d'un nom divin, au temps où il est en usage.

Les combinaisons variées formées avec , et qui servent à écrire les noms de l'espèce, font partie d'une très vaste famille de noms de personnes qu'on peut définir par ce caractère commun que les appellations qui les constituent nous paraissent dénuées de sens, étant observé, en outre, que les Egyptiens qui en faisaient usage, à l'époque classique, semblent dans beaucoup de cas avoir complètement oublié ce que les noms avaient voulu dire : à ces « noms d'étymologie obscure » avait été appliquée, en effet, à partir du M. E. et surtout au N. E., cette méthode orthographique particulière que nous appelons l'écriture syllabique, et qui a pour résultat de noyer la texture du vocable énigmatique sous une accumulation d'expressions phonétiques volontairement et conventionnellement surabondantes (1). Ces noms incompréhensibles, outre ceux en , et dont nous avons tenté l'analyse ci-avant, sont des combinaisons groupées autour d'un noyau consonantique fort ■, ou -, ==, ou ←, ou encore ←, ou bien ←, ou bien β, ou constitué par le redoublement de l'une de ces consonnes fortes ou l'association de deux d'entre elles ensemble, les faibles 🗼 , 1 et 🕻 intervenant pour être agrégées au noyau ou intercalées dans les éléments du noyau de toutes les manières et dans toutes les positions possibles. Or on a commencé, depuis une date relativement récente du travail égyptologique, d'être averti que ces noms singuliers avaient été empruntés, assez souvent, pour désigner une divinité ou pour créer une divinité nouvelle.

Levy, en 1905, a porté son attention sur quelques «divinités non offici-

<sup>(1)</sup> Voir GARDINER, Grammar, \$ 60 et p. 431.

elles » (1), savoir le dieu \_\_ connu depuis longtemps, ... qu'on sait bien être une désignation de Hathor, et trois personnes divines nouvelles :

- 2. , nom de femme fréquent, divinité d'après , nom de femme fréquent, divinité d'après , nom de femme fréquent, divinité d'après , i l'après , et autres composés, notamment avec les terminaisons en ij et i; analysées plus haut, , i l'après , i l'après ;
- 3. " , assez connu comme nom de particulier, nom divin d'après plusieurs composés dont le plus remarquable est " » .

La divinité 🖁 a été signalée d'autre côté, plus tard, par Daressy (2), dans le composé d'époque tardive X Outre ce Pp ou Pjpw divin, d'ailleurs, on enregistre avec intérêt un dieu | • de l'A. E., signalé en 1915 par Hoffmann (3) dans les composés | • | • | • et | • | • | • | • | • Ce dernier nom devait être rencontré plus tard, et 'Ipj reconnu comme dieu, à l'A. E., par Firth et Gunn, qui trouvaient à noter (4) en même temps une dame ( ) ( ) ( ) ( ) nom abrégé | ■ | , et un | ■ | 4 } m., nom bien connu déjà par ailleurs, | ■ |  $\mathcal{L} (LD, II, 98), \mathbb{L} \mathcal{L} (Louvre C. 1)$ . Le même nom dans la fonction divine se trouve aux composés (L. 163, 516), (L. 305), et au N. E. dans la composition [ [ L. 1086]. Ces noms Pjj, 'Ipj, 'Ipw, Pipw, Pp procèdent évidemment d'une racine commune en p simple, dont les dérivés construits autour de p redoublé sont de beaucoup les plus fréquents, comme noms de personnes, à toute époque : se rappeler 🛂 et 🕻 🚮 🛂 de l'A. E. et du M. E. La forme en p simple vient à la surface au N. E., affectée des multiples terminaisons en 1, 1, 1, dont nous avons l'habitude : (LEGRAIN, Rép., 224), , | d etc. (L. 640, 862, 880), | d f. (L. 1162 et

<sup>(1)</sup> LEVY, loc. cit., p. 16-26.

<sup>(3)</sup> Hoffmann, loc. cit., p. 43, 45.

<sup>(2)</sup> Daressy dans Ann. du Service, XXI (1921), p. 144.

<sup>(4)</sup> FIRTH-GUNN, Teti Pyramid cemeteries (1926), nombreuses places.

Ajoutons aussi que c'est le même nom de personne T-, bien probablement, qu'on rencontre très fréquemment sous les écritures «syllabiques» [(surtout au M. E., en extinction progressive au N. E.) et , = (N. E.), et que sous ces voiles encore on saisit la qualité divine qui est attribuée au nom, dans les compositions (Louvre C. 27, M. E.), de la «XVII° dynastie», (Leyde V. 106), (Leyde V. 106), (T-à moi», (L. 383), de la figure légendaire bien connue, et toutes autres; (L. 383),

Cet aperçu rapide et bien incomplet d'une documentation sur les noms divins qu'on relève dans la foule de toutes ces formes singulières, était néces-

<sup>(1)</sup> Engelbach dans Ann. du Service, XXII (1922), p. 115, 137.

Cette phrase en \_\_-, que nous avons déjà rencontrée plusieurs fois avec d'autres noms divins et construite de même, est à comprendre, le plus probablement et très simplement, «voici N», 🛖 et 🚍 du N. E. étant deux écritures équivalentes qui représentent le vocable hau ou hau de l'époque ancienne, m, sorte d'impératif «vois», «viens» ou de sens analogue (1). On interprétera de même, au M. E., le nom assez fréquent [ ] 🔭 🖈 🔪 « voici le bien portant, ou «celui qui est bien portant, voyez», à côté de quoi l'on trouve, une fois, le déjà cité 😝 🔪 « voici T-» ou « T-, voyez»; puis les noms du N. E. qui ont été pris en note, ci-avant, en différentes places : \_\_\_\_\_\_ très fréquent, quelquesois \_\_\_\_\_\_, aussi \_\_\_\_\_\_; le \_\_\_\_\_ ainsi écrit d'habitude, rarement ; enfin [] et \_\_\_\_. A observer qu'il faut comprendre autrement, sans doute, dans le cas de plusieurs théophores de l'A. E. où 🍆 ... intervient dans une phrase analogue d'apparence : 📲 🏝 ......, 2 1 1 -, 2 1 1 - (2), à lire, le plus probablement, avec m- ou m-dj, «vivant par l'action de Ptah, ... de Re, ... de Sokaris». Rapprochons encore de ces composés l'autre nom 4 \ - 11, où les mots sont présentés dans leur ordre véritable; il ressemble aux précédents par la forme extérieure, mais paraît vouloir être interprété de manière un peu différente : « vie en la possession (3) de [son] Double ».

<sup>(1)</sup> Cf. Wörterbuch, II, p. 4-5.

<sup>(3)</sup> M-dj, voir Wörterbuch, II, p. 176-177.

<sup>(2)</sup> Références chez Hoffmann, loc. cit., p. 1-2.

### V

Parmi les constructions de signification perdue ou cachée que nous avons ainsi passées en revue, il est une forme générale au moins qui se prête à une tentative d'explication par l'étymologie, celle qui fait l'objet principal de cette étude, la forme monosyllabique ou dissyllabique du type ij ou ij-ij, dont nous avons essayé de montrer qu'elle se réfère à des radicaux ij et iw construits sur la racine i «être», et que les noms de personnes que cette forme constitue ont tous la même signification d'«être», «Celui qui est». Or on se rend compte que cette signification première est commune à d'autres familles de noms tout aussi vastes, que nous avons entrevues, chemin faisant, en quelques-uns de leurs individus, évoqués pour la qualité de noms divins que ces noms d'hommes sont aptes à prendre en plus de leur courant usage. Ces familles sont celles des noms formés sur les racines p, t et n.

- 3° Le noyau n est une racine «être», comme p et  $t^{(1)}$ ; l'infinitif «être» qui est formé sur elle se présente, non dans la composition nw, mais wn,  $\leq$ .

<sup>(1)</sup> Cf. Loret, Manuel, p. 52-53, 101.

La forme nw, correspondante des infinitifs pw et tw, figure bien dans cette famille de noms à toute époque, remarquablement écrite f(x) = f(x) etc., comme le vieux démonstratif construit sur f(x) et ainsi se trouve complété pour les dérivations de f(x), rapprochées de celles de f(x) et f(x), un parallélisme que le manque d'un infinitif verbal f(x) avait apparemment laissé inachevé. Nous voulons dire qu'avec la série des démonstratifs anciens, f(x), f(x

Pour la compréhension de la nature de ces noms propres, cela revient absolument au même, car le démonstratif pw, tw, nw, en ses trois formes, procède directement des trois racines «être». Notre maître Loret, il y a long-temps déjà, a clairement énoncé (1) ce phénomène de dérivation sémantique, et induit qu'à l'origine, des trois verbes «être» qui sont à son point de départ, p- devait n'avoir existé qu'au masc., t- au fém. et n- au pluriel (coll. ou neutre), bien que de très bonne heure, les trois formes dussent se voir étendues à tous les genres. A cela nous venons ajouter, aujourd'hui, que sur ces trois mêmes racines d'existence qui ont donné les démonstratifs, se sont construits très anciennement des noms de personnes, extrêmement nombreux et fréquents, qui tous signifient «celui qui existe», avec l'insistance du redoublement de la racine: «celui qui est en existence». Et à côté de ces formes radicales p, t, n, dans l'exercice d'une fonction génératrice identique, nous rangeons la quatrième forme de «être», celle de la racine i, dont ij et iw sont

(1) Loret, Manuel, p. 52-53. Bulletin, t. XXX.

78

les constructions les plus simples, qui n'a point donné de démonstratif, mais a produit des noms de personnes « Qui existe » ou « Être existant », avec la même abondance et la même facilité que les trois autres.

Et nous avons constaté, enfin, que ces quatre formations de noms de personnes en «Être», sur des radicaux construits avec p, t, n et i, se montraient particulièrement aptes à la fonction de désigner des personnes divines. Cette propension à transposer une simple qualification d'existence en un nom de divinité ne sera pas sans intérêt, à coup sûr, pour qui cherchera à se rendre compte de la nature et de l'élaboration de l'idée de divinité aux origines.

RAYMOND WEILL.